FONDÉ EN 1891

LE NUMÉRO 15 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING

Mardi 24 Mai 1921

LE NUMÉRO 15 CENTIMES

L'ALLEMAGNE va chercher de l'argent chez elle

Le gouvernement a un projet sur trois bases fondamentales

Berlin, 22. — La « Correspondance du parti démocratique » croit pouvoir donner les indications suivantes sur les projets fiscaux du gouvernement destinés à faire face aux charges nouvelles.

Les impôts directs seraient fortement augmentés. Une partie du capital et en général de l'avoir de l'Empire et des particuliers serait également mise à contribution.

Les projets de socialisation des mines et de l'électricité, etc., prendraient un caractère sérieux

Enfin, une concentration plus forte et une collaboration plus étroite des entreprises industrielles permettrait une production plus assurée et moins coûteuse.

Telles seraient les trois bases fondamentales du nouveau projet.

Paieront-ils ?

Paris, 22 mai. — Sous le titre « Paieront-ils » un de nos confrères reproduit une dépêche de son correspondant de Berlin, qui signale un bruit selon lequel le président de la Reichsbank, M. Von Havenstein, a notifié au gouvernement allemand qu'il était impossible à la Banque d'Empire de se procurer dans les délais prévus, les 850 millions de devises étrangères qui font encore défaut au Reich, pour faire le premier milliard devant être versé avant la fin du mois, au compte de la Commission des Réparations.

M Von Havenstein aurait, selon ce même correspondant, déclaré que même s'il parvenait à la dernière minute à mobiliser cette somme, il conseillait au Gouvernement pour des raisons de politique financière générale, de faire savoir aux puissances alliées, que l'Allemagne était dans l'impossibilité d'exécuter les conditions de l'ultimatum.

Le correspondant ajoute, en terminant, que les opinions ultra-nationalistes du président de la Reischsbank, le font plutôt croire disposé à saboter qu'à faciliter le traité.

Chez les Cheminots de l'Etat

LA QUESTION DE L'INTERNATIONALE

Thouars, 22 mai. — La troisième séance du Congrès des Cheminots de l'Etat s'est ouvert dans la matinée sous la présidence de Panel, de Tours.

On a continué la discussion sur l'orientation syndicale qui doit déterminer l'attitude future de l'Union des Syndicats et, par suite, doit décider du sort de la Fédération des Cheminots. Merot, du réseau P.-L.-M. ; Forest, du P. O. ; et Rapet, des compagnies secondaires, étaient présents.

Bourderon, délégué de la Confédération Générale du Travail, a déclaré être venu au Congrès pour démontrer la conception de la C. G. T. qui n'accepte en dehors de toute ingérence politique que l'autonomie et l'indépendance syndicale.

L'orateur a rappelé les 21 conditions de Moscou dans lesquelles on aperçoit la main-mise d'un parti politique sur les organisations syndicales, et dans la définition desquelles on arrive à cette conclusion : ou le syndicalisme sera le communisme ou il n'existera pas. Bourderon a terminé son discours en défendant l'Internationale d'Amsterdam, autour de laquelle tous les syndicats doivent se grouper.

La séance a été levée et la suite de la discussion renvoyée à cet après-midi.

Lacuisse était innocent

ON L'A GRACIE APRES L'AVOIR CONDAMNE A MORT ET EMPRISONNE.

Le Havre, 22 mai. — Poursuivi en 1917 pour mutinerie, le soldat territorial Lacuisse avait été condamné à mort par le Conseil de guerre de la 5e division, puis sa peine avait été commuée en 16 ans de détention.

Il fut établi que l'intéressé n'était pas à l'endroit indiqué par l'accusation, et la Ligue des Droits de l'Homme, section du Havre, formula un recours en revision, en demandant qu'avant d'attendre la fin de la procédure, le soldat Lacuisse soit gracié.

A la suite de ces démarches, la grâce vient d'être prononcée, et le territorial, qui est père de deux enfants, va être rendu ces jours-ci à sa famille.

Un petit écu d'or vaut 6.550 francs

A l'hôtel Drouot, à Paris, une pièce de cinq francs a été vendue 6.550 francs.

Ce n'était pas, bien entendu, un écu ordinaire, pareil à ceux que nous connûmes autrefois, mais un exemplaire extrêmement rare de certaines pièces de cinq francs frappées en or, on ne sait pour quelle fantaisie de financier numismate en l'année 1831.

C'est un Louis-Philippe, couronné de chêne, par Dromard.

Deux autres pièces ont, d'ailleurs, atteint un haut prix, au cours de cette vente de monnaies qui fit 170.000 francs de vacation : un essai en argent de pièces de cinq francs de la même année, adjugé 655 francs et un essai de pièces de 10 francs en or, à l'effigie de Charles X, roi de France, qui fut acheté 2.010 francs.

Il y avait des voleurs dans l'escalier

ILS ASSAILLIRENT ET DEPOUILLERENT UN VIEUX RECEVEUR BURALISTE

Béziers, 22 mai. — M. Salvan, 75 ans, mutilé de 1870, receveur buraliste, avenue Gambetta, 4, regagnait son appartement, hier soir, vers dix heures, en emportant la recette de la journée, lorsque, dans l'escalier, il fut assailli par deux individus, qui le prirent à la gorge et lui enlevèrent une sacoche renfermant 8.950 francs.

Poursuivis, les malfaiteurs ne purent être arrêtés.

Le "Béguin" des jeunes gens

On le sait oriental et coupable de plusieurs enlèvements ::

Orléans, 22 mai. — A la demande du parquet de Pontoise, la brigade mobile d'Orléans a ouvert une enquête relativement au passage à Orléans du professeur Georges Béguin, actuellement recherché pour enlèvement d'un de ses jeunes élèves de l'institution Fénelon, à Vaujours, le jeune Graize.

M. Blondel, directeur de la brigade mobile d'Orléans, a établi qu'après avoir été congédié de l'institution Saint-Euverte d'Orléans, Béguin s'était rendu dans la commune de Saint-Mesmin chez les époux Noël qui cherchaient à placer leur fils Emile, âgé de 14 ans ; Georges Béguin venait alors de trouver un emploi de répétiteur au collège Fénelon. Il proposa aux époux Noël de prendre leur fils Emile avec lui. Par ses manières onctueuses, Béguin capta la confiance de M. Noël qui l'autorisa à emmener le jeune homme à Vaujours. Mais la mère, moins crédule ou plus perspicace trouva bizarres les allures de l'éducateur. Suspectant sa moralité, elle alla rechercher son enfant à la pension de Vaujours.

Muni de ces renseignements, M. Blondel poursuivit son enquête et se demanda si Béguin était bien le père d'un certain Charles Béguin, un jeune homme d'environ 19 ans, qui est actuellement employé comme aide de cuisine au lycée de garçons d'Orléans et qui se fait passer pour tel. Après un interrogatoire très serré, le pseudo Charles Béguin a fini par avouer qu'il s'appelle en réalité Stephan Espraps, né, autant qu'il s'en souvienne, vers 1904, en Turquie, à Andrinople. Béguin, qui se trouvait à Salonique en 1913, s'était fait confier le jeune Estrapos par ses parents, cultivateurs dans la bourgade de Cattoca voisine de Salonique. Georges Béguin faisant passer Stephan Estrapos pour son fils, revint en France où il fit de nombreux voyages ainsi qu'en Belgique. Puis il arriva à Orléans où il plaça le jeune homme dans une maison de commerce et ensuite au lycée de garçons. Le professeur se faisait envoyer chaque mois régulièrement les gages de son prétendu fils.

Stephan a déclaré qu'il n'a jamais donné signe de vie à sa famille et qu'il se considérait comme le fils adoptif de Georges Béguin.

Poursuivant, d'autre part, son enquête à Paris, la police judiciaire, en collationnant les divers renseignements, a acquis la certitude que Georges Béguin est un Oriental, nommé Poilas, qui a déjà eu maille à partir avec la justice, pour des faits semblables à ceux qu'on lui reproche encore aujourd'hui.

Le mari, la femme le locataire et... les deux lits

LE PRIX DES « APPARENCES »

Rentrant chez lui, dans la nuit du 4 avril dernier, M. Vaucou, âgé de 36 ans, marchand de vins, demeurant rue Charles-Nodier, au Pré-Saint-Gervais, eut la désagréable surprise de trouver un de ses amis dans la chambre conjugale.

C'était, il est vrai, une chambre à deux lits. Mme Vaucou en occupait un et l'ami était dans l'autre, du moins à ce que l'épouse prétendit plus tard, mais sur le moment le mari ne s'attarda point à demander des explications.

Furieux, il déchargea son revolver. Mme Vaucou tomba. En même temps tomba la colère du mari qui s'empressa de prodiguer ses soins à la victime et n'hésita plus à la croire lorsqu'elle lui assura qu'en dépit des apparences son honneur n'avait reçu aucune atteinte.

La présence de l'intrus s'expliquait, en somme. Pensionnaire de la maison, il avait dû se tromper de porte.

Peu gravement atteinte, Mme Vaucou se rétablit bientôt à l'hôpital où son mari l'avait aussitôt transportée.

M. Vaucou n'en fut pas moins poursuivi en correctionnelle pour coups et blessures.

Il comparaissait devant la dixième chambre.

Mais là, petit coup de théâtre. La victime qui devait être entendue en qualité de témoin, ne parut pas à la barre. On apprit qu'elle venait de filer avec le pensionnaire, abandonnant ses deux enfants.

Le tribunal, dans ces conditions, ne pouvait se montrer bien sévère et il n'a condamné le mari qu'à six mois de prison avec sursis.

Plus fort que Landru

UN MATELOT AMERICAIN AVAIT ONZE FEMMES... VIVANTES

Harold Hammold, matelot de la marine américaine, vient d'être arrêté à New-York, sous l'inculpation de bigamie...

Bigamie est peu dire, car Harold Hammold avait convolé onze fois en justes noces. Il avait ainsi une épouse à Philadelphie, une autre à Holsken, une troisième à New-York, une quatrième à Midlaud Beach, une cinquième à Newport News... et les autres dans d'autres stations maritimes...

Onze femmes ! Et on l'a arrêté...

Pourquoi ne pas l'avoir décoré ?

Au mur des Fédérés

LES MANIFESTATIONS TRADITIONNELLES DE L'ANNIVERSAIRE DES JOURNEES DE MAI 71.

Paris, 22 mai. — L'anniversaire des journées de Mai 1871 a donné lieu aujourd'hui aux manifestations traditionnelles. Ce matin à 9 heures et demie, au cimetière du Père Lachaise, une délégation du Parti Socialiste indépendant, a déposé une couronne au Mur des Fédérés devant lequel la section française internationale ouvrière manifestera cet après-midi à 3 heures, sous la forme d'un défilé. Les Communistes ne se rendront au même lieu que dimanche prochain.

Il avait vendu son bœuf trop bon marché

Pont-l'Evêque, 22 mai. — Ayant vendu un bœuf à perte, M. Emmanuel Laugeois, âgé de 37 ans, cultivateur à Blangy-le-Château, s'est pendu à un poirier.

UNE EMOUVANTE MANIFESTATION D'AMITIÉ FRANCO-BELGE

Hier dimanche, le maréchal Foch est venu remettre la Croix de Guerre à Armentières. - Avec les représentants du Gouvernement Belge il a présidé ensuite la fête de la commémoration de la bataille du Kemmel :: :: :: :: ::

Armentières, Yser, Kemmel, autant de noms symboliques, synthétisant, à la fois l'héroïsme, la souffrance et le courage des armées franco-belges, unies pour la défense de la civilisation contre le flot envahisseur des hordes ennemies.

Que de souvenirs n'évoquent-ils pas ces noms ? dans toute la France, et dans le monde entier ?

Combien de fois n'a-t-on pas tressailli, en effet, en pays libre, à la lecture des communiqués d'un laconisme effrayant, relatant les luttes titanesques dont ces contrées jadis prospères étaient témoins ?

En remettant à Armentières la Croix de guerre tant méritée, ce n'est pas seulement la ville qu'on a récompensée, c'est l'endurance, le courage et la vaillance de sa population qu'on a dignement exaltés et consacrés.

Dans l'éclat d'une radieuse journée printanière, Armentières a été hier à l'honneur. C'était bien le moindre hommage que devait le pays reconnaissant à la cité de la toile saignée par tant de sacrifices.

Quant à la cérémonie grandiose qui se déroula au Kemmel, sur le théâtre même des luttes qui ont immortalisé le célèbre mont, ce fut une manifestation touchante, de l'union franco-belge, plus forte et plus indéfectible que jamais.

Les autorités à Lille

A 10 h. 10 le train de Paris amenait en gare de Lille, les autorités qui devaient participer aux fêtes de la journée.

Sur le quai de la gare, le groupe des officiels composé des maréchaux Foch et Franchet d'Espérey, de M. Loucheur, ministre des Régions Libérées, de son secrétaire, M Borel, du général Desticker, chef-d'état-major général, et de nombreuses personnalités civiles et militaires, furent salués par MM. Naudin, préfet du Nord, La Capelle, général commandant le 1er corps d'armée ; les généraux Grégoire et Tupinier ; Régnier, secrétaire général de la préfecture ; Contancin, Bordes, Cameau, etc., etc.

Après les salutations d'usage, le maréchal passa en revue les troupes qui rendaient les honneurs et les officiels prirent place dans les autos qui les emmenèrent à toute allure, par les routes poudreuses, vers la cité de la toile, la ville meurtrie, vers Armentières.

Armentières en fête

A midi moins le quart, les autos font leur entrée dans la ville qui a revêtu dans ses écuines sa parure des jours de fêtes. Une foule innombrable se presse dans ses murs.

A la mairie où les autos s'arrêtent, les officiels sont salués par le maire, M. Conem, entouré de son conseil municipal, et des personnalités belges et françaises civiles et militaires. Dans le groupe chamarré des officiels, on remarque MM. Devèze, ministre belge de la Défense nationale ; Serot Almeyras, la Tours, attaché militaire à Bruxelles ; Ruzette, ministre belge de l'Agriculture ; le général De Coenrinck ; Janssens de Bistoven, gouverneur de Flandre occidentale ; Vancauwenberghe, président du Conseil général ; Potié, sénateur ; Des Rotours, l'abbé Lemire, députés, etc., etc.

Le maire souhaite la bienvenue aux étrangers, et un cortège imposant se forme qui, entre deux haies de curieux, se dirige vers les ruines branlantes de l'église St-Wast où doit se dérouler une cérémonie religieuse.

Des chasseurs à cheval et les brigades de gendarmerie des environs assurent le service d'ordre. Toutes les sociétés locales de la ville et des environs prennent part au défilé imposant qui glisse lentement entre les rangs pressés d'une foule incalculable. Un soleil radieux donne à la fête un éclat incomparable de grandeur.

La cérémonie terminée, les officiels reviennent vers la Grand' Place.

A la place de l'ancienne mairie se tient une tribune, modeste, pauvre même, comme les ruines qui l'entourent.

C'est sur cette estrade que devant toute la population assemblée, Armentières recevra la consécration de son incommensurable sacrifice.

La remise de la Croix de guerre

— Ouvrez le ban !

Les clairons sonnent.

Pas un murmure ne s'élève de la foule de milliers de personnes qui s'écrasent. Sur la place, trop petite pour contenir l'affluence, de sa voix ferme et puissante, le maréchal Foch dit la fierté qu'il éprouve à venir remettre la Corix de guerre à la glorieuse cité, au nom du Gouvernement de la République.

Puis il donne lecture de la citation qui confère à la ville la distinction méritée.

« La ville d'Armentières, pendant plus « de quatre ans, a gardé tout son calme, « décimée par les obus et les gaz toxiques, « elle a donné un exemple admirable de « dignité dans l'épreuve ».

Sur le blason de la ville, il épingle la croix au ruban vert et rouge, tandis que montent puissantes, les acclamations prolongées.

L'Harmonie du Commerce exécute la « Marseillaise ».

La voix éteinte par l'émotion, M. CONEM, maire, prend ensuite la parole. Il rappelle les souffrances de la ville et de sa population, et les différents actes de la tragédie qu'elle fut appelée à jouer dans les années terribles.

Sans distinction d'opinion, ni de croyances, toutes les classes de la société ont fait leur devoir. L'union sacrée régna parmi nous, nous voulons la maintenir.

Il rend ensuite un brillant hommage à la vaillante Belgique, représentée à la fête, et termine par cette phrase : « C'est en refaisant notre petite Patrie que nous assurerons la prospérité de la grande, de dessus de tout dans le monde, à côté de sa sœur glorieuse, la noble Belgique.

Le maréchal remet ensuite des décorations à des anciens combattants auxquels il prodigue ses encouragements. Sont faits chevaliers de la Légion d'honneur le lieutenant Gesquière, et à titre posthume, le capitaine Henri Dufour, tombé au bois des Caures. Reçoivent la Médaille militaire, Auguste De Mester, aspirant au 33e R. I. ; Paul Millecamps, du 43e ; Glorian Elie, du 167e ; Naessens Victor, du 167e ; Delacuisine Albert, et Caru Georges. La cérémonie est terminée.

Par les rues qui portent encore pour de longues années les horribles blessures de la guerre, le cortège défile. Il s'arrête au collège où un lunch est servi aux officiels.

Le Banquet

Présidé par le maréchal Foch, ayant à sa droite M. Conem, et à sa gauche, M. Loucheur, le banquet est servi dans une salle de l'école, récemment réparée, qu'orne une décoration à la fois sobre et élégante.

Au dessert, M. CONEM, maire, remercie les personnalités présentes et adresse ses hommages à la noble Belgique.

M. NAUDIN, préfet, est heureux de ce que d'éminents ministres aient apporté à Armentières le salut sacré des nations alliées. Il porte un toast au roi des Belges et au Président de la République.

Au nom du gouvernement belge, M. DEVEZE, ministre de la Défense Nationale, s'incline devant l'héroïsme de la cité glorieuse.

L'union entre la France et la Belgique, dit-il d'une voix ferme, existait avant la guerre. Elle est aujourd'hui plus forte et indissoluble que jamais.

Il demande également **que les auteurs du désastre s'acquittent de leur dette et que justice soit faite, pour donner aux populations dévastées les réparations auxquelles elles ont droit.**

En termes émus, M. LOUCHEUR salue le maréchal Foch au nom du Gouvernement et de la Ville d'Armentières. Il rappelle les heures tragiques vécues auprès du généralissime qu'il vit au combat, et qu'il voit encore dans les conférences où le canon tonne moins mais où les embûches ne sont pas moins nombreuses.

Il salue ensuite le grand roi soldat et l'héroïque Belgique.

Dans les conférences, quelques Bretons devenus Gallois, nous créent parfois bien des difficultés ; mais les Belges sont toujours à nos côtés. Demain est peut-être plein d'incertitude, mais dans l'incertitude nous sommes certains que vous serez toujours avec nous.

Nous voulons la paix comme jadis, mais dans la sécurité pleine et entière pour la France et la Belgique. Quant aux conférences, nous pouvons y assister sans crainte, car nous représentons le Droit et la Liberté.

La « Brabançonne » et la « Marseillaise » exécutées par la Société Philharmonique, retentissent. C'est aux accents du « Vivat Flamand » que prend fin le banquet, dans la plus franche cordialité des convives.

Au Kemmel

Un Pèlerinage des deux Nations sœurs

Disparaissant sous un manteau de verdure, émaillé de points d'or formés par les genêts, se dresse le mont fameux rendu à jamais mémorable, par le rôle qu'il joua dans les heures tragiques de la Grande Guerre. Une croix de bois et un drapeau ornent son sommet.

La plaine et le village bourdonnent d'une rare activité. Des milliers de personnes sont accourues de toutes parts pour commémorer le souvenir des tristes jours.

Des taches kaki se meuvent sur les routes poussiéreuses. C'est la cavalerie belge qui assure le service d'ordre.

Fiers sur leurs montures, les lanciers d'Ypres se portent à la rencontre des autos.

Cette plaine qui, il y a trois ans, se déchirait sous les millions d'obus, retentit maintenant des accents des fanfares.

Par un chemin rocailleux, les officiels, traversent le village et se dirigent vers une modeste estrade érigée à la place de la mairie.

Des drapeaux franco-belges jettent la note claire de leurs couleurs dans la plaine désolée.

Un soleil de plomb darde ses rayons sur les milliers de spectateurs.

Face au mont historique, le maire de la petite localité souhaite la bienvenue au maréchal et rappelle les heures tragiques qu'elle vécut. Il rend un pieux et solennel hommage aux milliers de morts qui jonchent cette plaine et qui sont tombés pour les deux nations alliées, pour toute la civilisation.

Il émet le vœu que sur la crête du mont s'élève un jour un monument glorieux pour commémorer à jamais les grands jours de la guerre.

Puis c'est M. Devèze, qui parle au nom du gouvernement belge et fait l'historique de la bataille du Kemmel.

France endeuillée, dit-il, penche-toi sur les tiens qui reposent sur cette terre. Nous veillons sur eux comme sur les nôtres.

Le maréchal Foch dit l'émotion qu'il ressent sur cette terre où s'est écrit une grande leçon d'énergie. C'est par l'union qu'on a vaincu. Pour demain, nos devoirs sont les mêmes. Nous combattrons pour la même cause. Notre devoir à tous nous est tracé, nous saurons le pratiquer.

Une ovation formidable retentit.

Dans les ruines de l'église se déroule ensuite une cérémonie religieuse, à laquelle assistent les officiels.

Au pied d'un catafalque, le général Lacapelle dépose une couronne aux morts de l'Yser et du Kemmel.

La solennité terminée, MM. Conem, maire d'Armentières, et Dufour, conseiller général, sont faits chevaliers de l'ordre du roi Albert.

Dans un nuage de poussière les officiels reprennent la route de Lille, tandis que par milliers les étrangers gravissent lentement les flancs du mont sinistre qui rappelle tant de deuils et de pleurs.

Après les fêtes de Lille, la journée d'hier fut une seconde journée franco-belge. Elle a, une fois de plus, prouvé la force des liens qui unissent les deux nations.

Marcel POLVENT

Le Fils des 36.000 Maires

Il s'était fait une spécialité de "taper" les hommes politiques

Paris, 22 mai. — Alphonse Allais avait une bonne façon d'intriguer les gens de province qu'il rencontrait au café. Avait-il affaire à un natif de Beaume-les-Dames? Il déchirait dans le Bottin des départements la page de Beaume-les-Dames, la dissimulait dans son chapeau et commençait : « Vous êtes de Baume-les-Dames, monsieur ? Tout Baume-les-Dames m'est connu! Comment va Dupont, le pharmacien et Mme Dupuy, la charcutière? Et le notaire, Me X... ? La cafetière de la place de la Gare est-elle toujours veuve ?... » cela ne finissait plus.

Quelques députés, sénateurs, conseillers généraux, habitant Paris, mais dont la famille est en province, viennent d'être victimes d'un plagiaire d'Allais. Un jeune homme d'une trentaine d'années arrivait chez eux. « Je suis le fils du maire de Z...., où habite votre belle-sœur (ou votre belle-mère, ou la tante Julie, ou le cousin Tibulle...) Je suis chargé de vous faire bien des compliments... »

Le jeune homme est élégant. Il est rasé de près, à l'américaine. Son veston gris est de bonne coupe... On l'invite à déjeuner. C'est un causeur brillant, sympathique. Entre deux gorgées de café, il avoue qu'il a emporté trop peu d'argent et se trouve contraint d'abréger son voyage à Paris... Le sénateur (ou le député, ou le conseiller général....) avance cent francs.

La police judiciaire, saisie de nombreuses plaintes, recherche activement le fils des 36.000 maires.

Le poilu nouveau riche était mauvais "cuistot"

IL VENAIT DE RECOLTER QUATRE JOURS POUR MAUVAISE TENUE DE SES CASSEROLES.

Grenoble, 22 mai. — L'heureux coup du sort qui fait riche le canonnier Sibille, du 2e régiment d'artillerie, a été appris par lui dans des conditions qui valent d'être racontées.

Ce soldat remplit au régiment les fonctions de cuisinier. Hier, alors qu'il fumait béatement sa pipe au milieu de casseroles insuffisamment nettoyées, son capitaine lui infligea « quatre jours » pour mauvaise tenue de son matériel.

Sibille avait encore les mains dans le rang, devant son supérieur qui continuait sa visite, quand on lui remit un télégramme. La dépêche lui annonçait qu'il venait de gagner un lot de 100.000 francs dans un tirage : plus de punition, une permission.

Le saint homme escroc

LA JUSTICE VIENT DE METTRE FIN A SES NOMBREUX EXPLOITS

Mulhouse, 22 mai. — Le tribunal correctionnel vient de condamner à cinq ans de prison et à la rélégation un maître escroc à l'imagination fertile. Qu'on en juge par quelques traits : Kreder, âgé de trente ans, ayant déjà subi sept condamnations, se faisait interner à l'asile de Rouffach ; mais après quelques semaines de traitement, on le reconnut pour un simulateur et on le renvoya.

Pour se procurer des ressources, Kreder se présenta dans la famille d'un malade en traitement, raconta qu'il venait de mourir et se dit chargé de régler la question des funérailles. On lui remit de l'argent, mais au jour fixé pour les obsèques on attendit vainement le cercueil.

Kreder, pour ne laisser aucune trace, s'était fait embaucher comme tailleur dans un couvent, édifiant tout le monde par sa piété ; comme il demandait à être admis dans l'ordre, le prieur voulut se procurer des renseignements de moralité. Kreder les fournit en enlevant la caisse de l'économe, les économies du jardinier et une jeune personne qu'il emmena à Paris.

Ses ressources épuisées, Kreder exploita les parents de plusieurs élèves du couvent de Strasbourg, en se présentant au nom de l'abbé prieur. Ce fut son dernier avatar.

Deux assassins sur un arbre perchés...

... FURENT CUEILLIS PAR LA POLICE

Angoulême, 22 mai. — La vue de l'agent de police Taupignon, rentrant chez lui à bicyclette, mettait en fuite deux jeunes gens auxquels il donna la chasse et qu'il rejoignit... sur un arbre, où ils venaient de se réfugier, et dont il les fit descendre sous la menace de son revolver.

Au bureau de police où il les conduisit les jeunes gens, Meyrignac, vingt ans, et Macaire, dix-huit ans, furent reconnus pour être les auteurs de la tentative d'assassinat commise dans la nuit de jeudi, sur M. Bouchet ; leurs complices — des militaires de la garnison — ont été également arrêtés.

On cherche un pendu

SA FEMME L'A VU MAIS L'A PERDU

Un blanchisseur, Pierre Malessar, cinquante-trois ans, habitant Asnières se disputait avec sa femme, hier. Puis, il dit : « Je vais me tuer !» Sa femme le laissa partir. Mais un peu plus tard elle apeçut son mari qui pendait au bout d'une corde. Alors, très rapidement, elle prit son livret de famille et s'en fut quérir la police.

Les agents vinrent : le pendu qui peut-être avait trouvé le temps long, n'était plus là. On ne l'a pas encore retrouvé.

L'ALLEMAGNE va attaquer en Haute-Silésie

Les volontaires espèrent prendre l'offensive dans quelques jours ::

Londres, 22 mai. — Les nouvelles reçues aujourd'hui à Londres confirment la gravité croissante de la situation créée dans la zone silésienne du plébiscite par l'afflux incessant de volontaires mobilisés clandestinement en Bavière et dans le Tyrol. Le correspondant de l' « Evening News », à Oppeln, signale que les corps francs allemands ont reçu d'importants renforts, qu'ils disposent d'artillerie de campagne, sont pourvus d'excellents revolvers, de mitrailleuses, et possèdent, en moyenne, un fusil pour deux hommes.

De nouveaux groupes de volontaires sont attendus, et les chefs du mouvement déclarent qu'ils seront assez forts dans quelques jours pour entreprendre une offensive générale contre les formations polonaises avec lesquelles ils ont déjà engagé des combats isolés qui ont causé de nombreuses victimes.

Du côté polonais, l'exaspération est systématiquement entretenue par la direction des chemins de fer allemands en Haute-Silésie, qui, en se refusant à rétablir le service sur les voies ferrées, empêche le ravitaillement des régions industrielles et aggrave la détresse des populations. Le refus de la Reichsbank d'envoyer l'argent nécessaire au paiement des ouvriers développe aussi ses désastreux effets sur l'état d'esprit de la population polonaise, que la misère, pense-t-on en Allemagne, rendra plus accessible aux excitations des agitateurs bolchevistes

Les enrôlements continuent

Berlin, 22 mai. — La « Freiheit » dit que malgré les déclarations du gouvernement, les enrôlements pour la Haute-Silésie continuent. Hier, dans un coin de banlieue, à Zalendorf (à côté de Berlin), de nouvelles recrues pour la Haute-Silésie se sont réunies. Elles ont été réparties par compagnies par d'anciens officiers en civil, et on les a invitées à revenir le soir, en vue de leur départ.

Les insurgés se concentrent

Berlin, 22 mai. — On mande au « Berliner Tagblatt », qu'à Krappitz, ville située sur l'Oder, en face de Cosel, les insurgés ont été battus par des troupes d'auto-protection allemandes. A Costau, ils se sont heurtés à une vive résistance de ces mêmes troupes.

Le journal écrit que les insurgés se concentrent devant Kattowitz, et qu'ils espèrent s'en rendre maîtres par la destruction des canalisations d'eau et d'électricité.

L'Allemagne se plaint de ne plus recevoir de charbon

Berlin, 22 mai. — La Kriegslastenkommission adresse à la Commission des réparations, à Paris, une note dans laquelle elle signale que l'Allemagne n'a plus reçu de charbon de Haute-Silésie, depuis le commencement du soulèvement.

Cet état de choses, dit la note, ne nuit pas seulement à la situation économique allemande, mais se trouve en contradiction avec les assurances que les gouvernements alliés et associés ont données à l'Allemagne dans le traité de paix.

Le gouvernement allemand se voit obligé de demander instamment que les instructions nécessaires soient données à la commission plébiscitaire haut-silésienne, pour que celle-ci puisse prendre les mesures propres à assurer la reprise du transport du charbon haut-silésien destiné à l'Allemagne.

La volte-face anglaise

Londres, 22 mai. — La journée s'est passée de façon assez calme, sans doute parce que tout le monde est parti à la campagne. Certaines absences ont même revêtu un caractère mystérieux. M. Lloyd George, par exemple, est parti pour une destination inconnue, et, à en croire les journaux anglais, il n'y a que trois personnes au monde qui sachent où il est exactement. Je note, à simple titre d'indication, que l'ambassadeur de France a également quitté Londres ce soir. Il avait, dans la matinée, fait connaître à lord Curzon certains desiderata du gouvernement français relativement à la coopération du personnel britannique, notamment en Haute-Silésie.

C'est un point dont j'ai parlé hier à propos du colonel Percival, le délégué britannique à la commission plébiscitaire. Celui-ci, depuis des semaines, ne coopérait qu'à contre-cœur, semble-t-il, avec ses collègues français. Assez curieusement, au moment même où il devenait nécessaire d'appeler l'attention de son gouvernement sur sa conduite, il a retrouvé son amabilité d'antan. Pure coïncidence, sans doute.

Quoiqu'il en soit, la démarche du gouvernement français a réussi avant même que d'être faite. D'ailleurs, la coopération britannique sera sans doute plus effective à bref délai. On connaît la démarche faite hier à Paris et que faisaient prévoir les secondes explications de M. Lloyd George sur la question silésienne. Quatre bataillons de l'armée du Rhin nous ont été offerts de façon formelle. Nous en avons pris acte, mais j'ignore si nous avons finalement décidé de les accepter.

Retirer des hommes qui sont en face des Allemands en Rhénanie pour les mettre en face de sAllemands de Silésie, c'est, au point de vue numérique, bonnet blanc et blanc bonnet. Il semble presque invraisemblable que l'empire britannique ne puisse trouver ailleurs que dans ses effectifs déjà réduits du Rhin, les quelques 2.500 hommes à envoyer en Silésie.

DES SAUVETEURS DE 10 ANS

Paris, 22 mai. — La société centrale des secours aux marins naufragés a tenu son assemblée générale annuelle dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Parmi ceux qui ont reçu aujourd'hui la récompense de leur dévouement il convient de citer tout particulièrement deux enfants : Louis Carrou, âgé de 11 ans, et Mathilde Coic, âgée de 10 ans, tous deux de l'Esconil, à qui il a été décerné le prix Gabrielle Lemaire de 100 fr.